

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. KANNENGIESER

La question sociale

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 305-308

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Question sociale

Dans son *Introduction à la science sociale*, Herbert Spencer fait une réflexion très judicieuse sur l'ignorance de la plupart des hommes, même instruits, pour tout ce qui concerne les problèmes sociaux et sur l'aplomb imperturbable avec lequel ils parlent néanmoins de ces questions délicates.

« Un mathématicien, dit-il, qui accepte ou repousse les vues du professeur Tait sur la valeur des quaternions dans les recherches relatives à la physique, ouvrirait de grands yeux si une personne dépourvue de toute instruction mathématique venait exprimer une opinion arrêtée sur la question... Pourtant, si nous prenons ce même savant qui s'est voué à la recherche des lois de la quantité, et si nous lui demandons son opinion individuelle sur un point de politique sociale, il répondra avec promptitude, supposant que dans ces questions, où les facteurs des phénomènes sont si nombreux et si complexes, un examen superficiel des hommes et des choses suffit pour porter des jugements sérieux.

Rien de plus fondé que cette critique. Les esprits « chez lesquels les conceptions des actions sociales sont des plus rudimentaires », qui ont « les notions les plus extravagantes sur la causalité en matière sociale » se croient capables de réformer la société, et résolvent les difficultés les plus épineuses, sans même se donner la peine de les étudier auparavant. Est-ce qu'en politique et en sociologie on a besoin d'études préparatoires, d'une initiation quelconque ? L'homme doit agir ; il est obligé de voter, de se décider avant de voter ; il lui faut conclure de son mieux d'après les informations dont il dispose.

Ainsi parlent des hommes d'ordinaire très sensés, et

le philosophe anglais ajoute avec raison : « Nous avons le droit d'être surpris que les classes douées d'une culture scientifique ne fassent pas preuve de plus d'esprit, de méthode que les autres dans la façon dont elles interprètent les phénomènes sociaux. » On dirait qu'ici tout le monde peut se donner le luxe de radoter, comme dans la fable :

L'éléphant lui-même étant écouté,
Tout sage qu'il est dit des choses pareilles.

L'ignorance produite et entretenue par ce préjugé ridicule est grosse des plus graves dangers.

Elle engendre d'abord l'indifférence et l'inaction des classes élevées. Est-il un spectacle plus effrayant que la sérénité ou plutôt le calme insouciant avec lequel la plupart des familles riches assistent à l'effondrement de la société ? Prenons, par exemple, telle grande ville où l'on est à la merci de la démocratie révolutionnaire. Les clubs, les théâtres, les salons, les bals sont le rendez-vous de milliers de jeunes gens qui n'ont eu que la peine de naître et qui vivent heureux et contents au milieu d'une population immense toute frémissante de colères socialistes. Combien en est-il qui se préoccupent de la question sociale, si ce n'est peut-être à l'approche du 1^{er} mai, et encore !

Combien qui songent à l'imprudence qu'il y a à se désintéresser dans un conflit où il y va de leur propre fortune et de leur vie ? Et pourquoi cette apathie, cet aveuglement ? Parce qu'on ne sait pas. En vain des publicistes clairvoyants, — véritables Cassandres — montrent les gros nuages suspendus au-dessus de nos têtes ; en vain leurs écrits signalent le péril social qui nous enveloppe de toutes parts. On ne prête aucune attention à leurs lugubres prédictions. On ignore même leur voix, et tandis que ces nouveaux prophètes crient dans le désert, chacun s'en va à ses distractions,

à ses plaisirs, à ses amusements. Il y a quelques années, j'ai vu à je ne sais quelle exposition, un tableau qui, au point de vue social, était terriblement suggestif. La scène représentait une sortie de bal par une froide matinée d'hiver. De gracieuses mondaines, d'élégants dandys quittaient l'hôtel luxueux où ils s'étaient divertis jusqu'au matin. Ils avaient le sourire aux lèvres et l'amour dans les yeux ; de chaudes pelisses couvraient leurs épaules et des domestiques en livrée leur ouvraient la portière de confortables coupés. A côté, dans l'obscurité, sinistres, les yeux grands ouverts, des chiffonniers hagards arrêtaient un instant le dépouillement des immondices bourgeoises et aristocratiques et regardaient passer cette féerique vision. Les heureux du monde n'apercevaient pas ces témoins redoutables de leur insolente richesse. Les dernières mélodies ou les dernières déclarations d'amour chantaient encore à leurs oreilles, et ils rêvaient déjà au bal suivant ; les chiffonniers, eux, reprenaient leur ignoble besogne avec un éclair de haine dans le regard.

N'est-ce pas, en quelque sorte, l'image fidèle de ce qui se passe autour de nous ? On ne se soucie ni de la misère, ni des colères soulevées par les inégalités sociales. On n'a pas l'air de se douter du réveil qui suivra fatalement cette somnolence coupable. On s'amuse comme si tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme si l'édifice social était toujours solidement assis sur sa base. Notre malheur, c'est que nous ne voyons pas le chiffonnier qui ricane et maudit dans l'ombre.

Cette ignorance des questions sociales a d'autres inconvénients non moins sérieux. « Plus les gens sont ignorants, dit Spencer, plus ils ont foi aux panacées et plus ils insistent pour les faire adopter. » A côté de ces mondains qui s'étourdissent volontairement, il en

est d'autres, — beaucoup trop rares, — qui entrevoient le danger et seraient même disposés à y porter remède. Animés d'intentions excellentes, ils veulent fortement ; mais comme on l'a dit spirituellement, ils ne savent pas ce qu'ils veulent. N'étant pas au courant des problèmes dont la solution implique le salut ou la ruine de l'ordre social, ils piétinent sur place et se livrent à une agitation stérile. Simplistes à l'excès, les uns croient à l'efficacité des panacées et passent leur temps à rêver la médecine qui guérira du coup toutes les plaies sociales. Tout en prédisant la cessation de tous les maux pour le jour où leur idée serait réalisée, ils se contentent de prononcer de beaux discours et se reposent ensuite sur leurs lauriers oratoires. Ce sont des moulins qui tournent à vide. D'autres agissent, se dépensent, mettent leur intelligence ou leur bonne volonté au service des pauvres ; mais, faute d'expérience et de science ils s'engagent dans une fausse voie. Députés, ils prennent l'initiative ou la défense de lois insensées dont l'application hâterait l'avènement du socialisme ; publicistes, ils exposent des théories qui ne le cèdent en rien aux élucubrations d'un lassalien ; hommes d'action, ils éveillent dans les masses populaires des appétits qu'il est dangereux d'exciter. Ils promettent plus que la société ne saurait tenir, et dès lors, le prétendu remède devient pire que le mal.

De part et d'autre, l'action sociale aboutit à un triste avortement ; le résultat de tant d'efforts est presque nul, et on peut ajouter que plus d'une fois il est funeste. On ne marche pas du tout, ou l'on marche de travers, parce qu'on ignore le chemin.

A. KANNENGIESER.